

DEUX CROQUIS

Le rire des garçons

J'avais du temps avant un rendez-vous et suis allée m'asseoir dans un café. Le garçon qui est venu prendre ma commande se tordait.

- Je suis mort de rire, m'a-t-il dit.

J'étais morte de trouille, mais je l'ai gardé pour moi.

- Que voulez-vous ? a-t-il demandé en se tenant les côtes.

- Une bière...

- Quel genre de bière ? a-t-il répliqué, l'œil pétillant de malice.

J'ai sursauté :

- Pardon ?

Nous nous sommes vite entendus sur le nom du liquide blond, fermenté et mousseux, provenant, paraît-il, d'une abbaye belge, qu'il allait me servir dans un large verre à pied, mais, lui parti, sa question m'est revenue. Quel genre de bière ? L'air et le ton qu'il avait pris... ! J'avais cru comprendre :

- Je vous trouve la mine cadavérique, c'est un cercueil que vous voulez, n'est-ce-pas ?

Deux hommes sont alors entrés. Des pékins moyens, de corpulence moyenne et d'âge plus que moyen. Légèrement voûtés, ils avaient l'allure tranquille et pépère. Godasses banales, pardessus et impers ordinaires. Leurs visages aussi étaient d'un modèle courant, sauf qu'un des deux avait des sourcils épais et noirs sous ses cheveux blancs coupés ras, L'un portait des lunettes, l'autre pas... Le garçon est revenu.

- Merci, je lui ai dit.

Petite mousse. Et glou, et glou, et glou avant de retourner à mes deux bonshommes qui, arrivés devant le zinc, s'étaient enroulés sur deux tabourets. En les apercevant, le patron est sorti de derrière son comptoir pour s'avancer, main tendue :

- Salut les filles ! Si j'avais su que vous veniez, la patronne vous aurait gardé de la galette. Vous aimez ça, la galette, hein !

"Salut les filles !" Oui, j'avais bien entendu. Et il s'agissait bien du couple pépère que je suivais des yeux. Deux bonshommes que mon premier regard avait voués à la pétanque et la pêche à la ligne, et que ce chaleureux "salut les filles !" venait de coller sur le devant d'une scène, costumés de fourreaux à paillettes, paupières bleues, cils charbonneux et lèvres d'un rouge ardent, agrémentés de seins maousse, de bas résille et de talons vertigineux... Ces "filles" se trémoussaient à côté d'un Monsieur Loyal. Et je te cause, et je te cause... Celui qui avait des lunettes est passé des galettes de la Chandeleur qu'il aimait à la Chicholina qui... L'homme aux sourcils noirs et épais l'a coupé :

- On s'en tape de la Chicholina..."

- C'est comme Coluche la Chicholina, a tempéré Monsieur Loyal.

- Non, Coluche, il a pas été élu député. C'était président, lui, qu'il voulait.

- Mais au final il a cané.

- Y d'vait manquer d'casserolles au cul !

- Ah, ah, ah !

- Ça oui, mon gars, plus y zont de casserolles,

plus y s'présentent !

- Et plus y donnent de leçons aux autres.
- Ça, Jean Mi, ça pour les leçons... !

En parlant comme ils se parlaient, ils se parlaient très peu, mais s'amusait beaucoup. Ils s'envoyaient des phrases, comme, avec ou sans filet, ils auraient coupé, feinté, lifté, smashé... que sais-je encore ?... des balles, des ballons ou des volants de badminton. Ils ne se parlaient pas, ils joutaient. Se jaugeaient... Se visaient... Se lâchaient... Se reprenaient... La même violence tenace qu'au temps où ils faisaient vrombir à toute blinde leurs dinky toys. Ils traçaient dans la poussière des routes avec parapets de sécurité comme pour un parcours de bobsleigh. Ils n'y lançaient leurs engins minuscules qu'après en avoir retiré jusqu'à l'ombre d'un obstacle... Je le sais parce que j'ai trois frères... Ça ne durait jamais longtemps. Après des dizaines de vroum-vroum furibards, d'accélération sur chapeaux de roue, de freinages aux crissements tragiques, de cris de victoire et de tension insupportable, c'était le carambolage. Finies la course de vitesse et les pistes impeccables. Une voiture dérapait et se retrouvait sur le capot, ses pneus tournant en l'air. Ses poursuivantes lui montaient dessus à la façon

de carnassiers sur une proie à dépecer. Les propriétaires de dinky toys en devenaient fous. Ils s'empoignaient l'un l'autre pour se bourrer de beignes, de gnons, et s'esclaffer.

J'en ai vus d'autres tournoyer autour de la barre du métro jusqu'à ce que le cœur leur manque, que leurs bras lâchent et que, propulsés, ils se retrouvent par terre à se frotter le crâne -en rigolant.

Ces garçons ont vieilli. Ils ne claironnent plus "prem" ou "der à perpet". Ils ont cessé les batailles de marrons d'Inde. Ne font plus gicler leurs billes, leurs calots et leurs bolides lilliputiens. Ne portent plus de culottes courtes. N'ont plus la cuisse maigrichonne et le genou comme un caillou. Ils ont renoncé à s'accroupir au coin des trottoirs et ne se tabassent plus en public. Mais forcer leurs voix, s'esclaffer à grand bruit, balancer des mots prétendus "bons", des vanes supposées hilarantes, se moquer de tout et de tout le monde les rassemble toujours.

Je suis sortie en laissant un fond de mousse dans mon verre et quelques pièces sur la table que je libérais. Certains jours sont ainsi : le rire des garçons malmène encore la quille que je fus.

Béatrice NODE-LANGLOIS

Bonne soirée, madame !

S'agit-il d'un moine bouddhiste écrasé par la douleur du monde ? D'un malheureux en fin de rouleau, perclus de honte et d'épuisement ? Ou d'une installation d'art contemporain à laquelle ne manque qu'un cartel portant ce genre de titre : "Soutien du soda à la misère. 2011" ?

Devant la vitrine d'un café, postée au pied

d'un lampadaire face à une bouche de métro, une forme humaine se tient, tassée. De cette masse presque informe, on ne voit ni le visage, ni les mains, ni les pieds. Le capuchon d'un anorak gris est rabattu sur ce qui doit être un menton, lui-même rabattu sur ce qui doit être une poitrine. Puisqu'il y a deux manches, il doit aussi y avoir deux bras, et, au bout de ces

deux bras, deux mains, mais si ces mains existent, elles sont cachées par les manches plusieurs tailles trop larges et trop longues de l'anorak. Plus bas, c'est une couverture brune qui masque les jambes pliées et les pieds. Trois sacs plastique bourrés de choses indistinctes sont posés près de lui. L'être n'est guère plus haut que ses baluchons. Je l'imagine recroquevillé sur un tabouret bas, caché par sa couverture brune, et cherche des yeux quelque part, pas loin, le gobelet Coca-Cola qui doit faire office de sébile. Je ne le vois pas. Quand je me décide à tendre une pièce, au moins pour payer ma place de spectacle, une voix sort du capuchon :

- Oh c'est sympa. Je vous remercie infiniment. Bonne soirée, madame".

Je l'ai reconnue à sa façon d'écartier le visage. C'est une familière du quartier. Elle est plutôt petite, porte des brodequins d'homme qui lui sortent des pieds, marche en tanguant latéra-

lement d'une jambe sur l'autre, pue la pisse, et s'assied, quand il fait soleil, sur la marche qui mène au passage couvert, en buvant au goulot du vin en bouteille de plastique. Qu'un regard glisse vers elle, et elle détourne sa petite tête ronde aux cheveux rasés. Elle ne demande rien. Elle a le nez et la bouche menus. Il semble du moins qu'elle les ait eus menus avant que le froid de la rue, l'absence d'hygiène et de soins ne l'enterrent vive sous une croûte boueuse... Enfin, c'est ainsi que je la voyais. Une enterrée vive, je me disais. Mais tout à l'heure, de dessous une couverture brune et le capuchon rabattu d'un anorak gris aux manches trop longues, vient de m'arriver sa voix. Une voix qui m'a paru charmante, et même maniérée. "Oh c'est sympa. Je vous remercie infiniment. Bonne soirée, madame."

Se moquait-elle de moi ? Ou... je ne sais pas ?

Béatrice NODE-LANGLOIS